

Voyage au pays des lesbiennes

Autor(en): **Daumont, Eliane**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **76 (1988)**

Heft [1]

PDF erstellt am: **07.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-278538>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Voyage au pays des lesbiennes

La plupart des gens ont des idées bien arrêtées sur les lesbiennes. Pas toujours très positives, il faut bien l'avouer. En leur consacrant son numéro 23, la Frauezeitig a pris le risque de déplaire.*

C'est d'autant plus courageux qu'elle a, comme bien des journaux d'opinion, chroniquement mal à ses abonné-es. Mais elle a osé. Non sans peine d'ailleurs, car la plupart des lesbiennes invitées à témoigner ne veulent surtout pas entendre parler de saphisme, même si leurs rapports amoureux sont exclusivement féminins. D'autres estiment que leur vie sexuelle relève de la sphère privée : aucune envie de la livrer en pâture à un public avide de sensations. Certaines ont enfin émis la crainte de devoir endosser publiquement les préjugés dont sont victimes les lesbiennes.

Malgré toutes ces réticences, la FraZ a réussi à constituer un dossier remarquable, qui éclaire de façon originale les multiples facettes de l'homosexualité féminine.

Sous le titre « Femme ou lesbienne ? », Katharina Belser s'interroge sur deux types d'homosexuelles : d'un côté les lesbiennes et de l'autre les femmes qui refusent cette identité, bien qu'elles aient des rapports amoureux avec des femmes seulement. Appelons-les les « non-lesbiennes ». Ces dernières reprochent au terme « lesbienne » de réduire les femmes à leur dimension sexuelle. C'est vrai qu'il y réfère fortement, concède Katharina Belser. Mais il détermine aussi et surtout le comportement sexuel anormal, qui ne peut être le fait d'une VRAIE femme.

Et c'est là que le bât blesse : la « non-lesbienne » veut en effet être reconnue comme une femme à part entière. Elle ne se différencie de la vraie femme qu'à travers son choix sexuel qui peut, d'ailleurs, n'être que momentané. Elle ne rejette pas le système hétéro-patriarcal et ne constitue pas une menace pour la société. La lesbienne, par contre, récuse la morale dominante, comme elle récuse les qualités féminines. Pour la société, elle est le type même de la non-femme. Elle n'a pas simplement quelque chose de différent — ses relations féminines — mais elle est différente, car lesbienne.

Ce n'est donc pas la réduction au sexe qui gêne les « non-lesbiennes », mais le sens caché que le terme véhicule.



Meine Tochter ist lesbisch

Photo parue dans la Frauezeitig (Gertrud Vogler).

Un dénominateur commun : la peur

Les témoignages recueillis par la FraZ établissent que si les couples lesbiens sont très différents les uns des autres, ils ont un dénominateur commun : la peur. Peur des réactions de leurs familles — que diriez-vous si VOTRE fille était lesbienne ? —, des amis, des collègues de travail. De plus, elles souffrent souvent d'isolement et connaissent de graves situations conflictuelles : « La première fois que je suis tombée amoureuse d'une femme, j'avais quatorze ans. Inutile de vous dire que j'étais folle de joie. Mais voilà : on m'a traitée de perverse, d'extrémiste. Comment pouvais-je aimer une femme, puisque je n'avais jamais

eu d'expériences catastrophiques avec les hommes ? J'oscillais constamment entre deux pôles : leur prouver que j'étais normale, en parlant sans arrêt de garçons, et essayer de leur faire admettre ma différence ».

Cette différence, beaucoup de psychologues la nient. Elles la définissent comme un lien névrotique à la mère, comme un péché ou une maladie, dont on doit guérir. Quel secours une lesbienne peut-elle attendre d'une femme qui se bloque au départ sur son identité ? On voit que le choix est primordial. Celle-ci doit être au clair quant à ses propres pulsions homosexuelles et accepter sa patiente sans condition. Elle ne peut évidemment le faire que si elle est féministe.

Le discours et le quotidien

Les lesbiennes et les hétérosexuelles se mènent trop souvent la vie dure. Irène Kraut déplore cette gué-guerre perpétuelle, qui empêche d'aborder les questions fondamentales. Qu'en est-il, par exemple, des rapports de domination au sein des couples homosexuels ? Ils ne sont certes pas l'apanage des couples hétérosexuels et pourtant, on n'en parle pas... Que deviennent les problèmes liés à la sexualité ? Ils ne disparaissent pas simplement parce qu'on est, ou qu'on est devenue lesbienne. Pourquoi cette contradiction entre le quotidien hyperconformiste de telle hétérosexuelle et son discours féministe de choc ? « Parlons stratégies, parlons actions, définissons nos objectifs, avançons ! Ce qui importe, c'est que nous puissions vivre nos idéaux féministes au quotidien, toutes tendances sexuelles confondues... »

Chacun sait que l'homosexualité n'a pas de frontières et qu'elle est mal vécue un peu partout. En RDA, par exemple, le sujet a longtemps été tabou. Incompatibilité avec l'homo socialiste ? Toujours est-il que l'Etat assouplit peu à peu sa politique à l'égard des homosexuel-le-s. On assiste depuis quelques années à une véritable campagne pour leur réhabilitation : « L'homosexualité ne réfère pas à la personnalité de l'individu, mais seulement à son choix sexuel », disent les médias. « Elle ne détermine ni sa valeur morale, ni sa valeur intellectuelle. La discrimination des homosexuel-le-s est donc contraire à la vision marxiste-léniniste de la personne. »

Les milieux scientifiques se penchent eux aussi sur la question. Leipzig a été la première à organiser un congrès sur les aspects psycho-sociaux de l'homosexualité, au cours duquel des homosexuel-le-s ont pu s'exprimer ouvertement. Si l'Etat appelle sincèrement à leur intégration, c'est l'Eglise évangélique qui la première a œuvré dans ce sens. Elle leur a non seulement permis de trouver des stands d'information lors de ses assises, mais elle leur offre la possibilité de débattre de leurs problèmes dans ses locaux. Avec la libéralisation des mœurs, ajoute Ilse Kokula, leur situation va probablement se normaliser.

L'histoire des lesbiennes est souvent douloureuse. Mais elle ne commencera à changer qu'à partir du moment où elles affronteront leur propre histoire sans ambiguïté. Pour cela, il faut qu'elles s'assument pleinement et au grand jour. L'immense mérite du dossier de la FraZ est de lever le voile sur cette grande peur et de permettre une réflexion approfondie avant de susciter le débat.

Eliane Daumont

* Frauzetig, journal féministe fabriqué par un groupe autonome de femmes bénévoles. Paraît quatre fois par an. En vente dans les kiosques et sur abonnement. Prochaine parution : janvier. Le dossier sera consacré à la musique.

Adresse : Frauzetig, FraZ, Postfach 648, 8025 Zurich. Tél. 01/44 73 71, le mardi soir et le mercredi toute la journée.

Reproduction : la part du père

Le mouvement féministe international défend le droit de chaque enfant à connaître son géniteur. Un récent congrès à Montréal faisait le point.



Le désir d'enfant est-il devenu un délire d'enfant ? L'acharnement des couples infertiles à pallier les imperfections biologiques par l'utilisation de techniques toujours plus poussées peut le laisser penser. C'était en tout cas l'avis dominant au Forum international sur les nouvelles technologies de la reproduction (NTR) qui a réuni, les 29, 30 et 31 octobre dernier, quelque 550 participant-e-s.

Qui oserait rêver en Suisse d'un tel événement : une grande conférence (autant de participant-e-s (env. 550) que d'inscriptions refusées faute de place) mise sur pied par un organisme public, le Conseil du statut de la femme du Québec ; des invitées connues pour leur engagement féministe, en général ou par rapport aux NTR plus particulièrement ; des prises de position

sans compromis de la part du Conseil du statut de la femme, notamment :

- interdiction des techniques de sexage en reproduction artificielle, qui pourraient amener un déséquilibre démographique en faveur du sexe masculin. Notons à ce propos que la première clinique canadienne qui opère la sélection du sexe des bébés venait de s'ouvrir à Toronto ;
- exigence d'une plus grande prudence quant à l'utilisation des différentes techniques de diagnostic prénatal (échographie et amniocentèse), voire d'un moratoire pour certaines d'entre elles (biopsie chorionique) ;
- droit pour les enfants nés des NTR de connaître l'identité de leur père biologique, soit le donneur de sperme.